

LA SEMAINE

REVUE RELIGIEUSE, PÉDAGOGIQUE, LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE.

Rédacteurs : C. J. L.-LAFRANCE, NORBERT THIBAUT et JOS. LÉTOURNEAU.

Vol. I.

SAMEDI, 26 NOVEMBRE 1864.

No 48.

ORIGINES ET FORMATION

DE LA LANGUE FRANÇAISE.

(Suite.)

X.

Quelle langue parlaient les Celtes ? Que sait-on de la littérature de ce peuple ?

Voilà deux questions passablement difficiles à résoudre. Nous déclarons tout d'abord ne pouvoir répondre à la première. N'en soyez pas surpris, chers lecteurs ; les linguistes les plus distingués n'y mordent guère : comment voudriez-vous qu'un simple mortel comme nous pût y répondre ?

Toutefois, nous ne craignons pas de nous compromettre en disant que les Celtes parlaient la langue *celtique* ou *gauloise* ; ou, peut-être encore, un des nombreux dialectes de l'hébreu ou du syriaque. Si, par hasard, quelqu'un de nos lecteurs ne trouvait ces explications assez lumineuses, nous en serions vraiment fâché pour lui, vu que nous avons dessein de répondre immédiatement à la seconde question.

XI.

Les Celtes n'ont rien écrit ; toute leur science était renfermée en vingt mille vers, que leurs prêtres, nommés *druïdes*, (du mot *deru*, chêne, à cause de la grande vénération qu'ils avaient pour le *gui*, plante parasite qui croît sur cet arbre,) faisaient apprendre à leurs disciples, avec défense expresse, dit-on, de les confier à l'écriture. Il ne nous reste en conséquence que quelques monuments sur lesquels nous puissions nous appuyer pour apprécier la littérature celtique : ce sont 1° les poèmes d'Ossian, recueillis en Ecosse, au 18e siècle, par MacPherson ; 2° les poésies gauloises ou celtiques, recueillies dans le pays de Galles par Owen Jones ; 3° les poésies celto-bretonnes, traduites au dix-neuvième siècle par M. de la Villemarqué.

Des poésies ossianiques, nous extrairons ce qui suit ; c'est une traduction de l'*invocation au soleil*, qui termine le poème intitulé *Carthou* :

“ O toi, qui roules au-dessus de nos têtes,
“ rond comme le bouclier de mes pères, d'où

“ viennent tes rayons, ô soleil ! d'où vient ta
“ lumière éternelle ? Tu t'avances dans ta
“ beauté majestueuse, et les étoiles se ca-
“ chent dans la profondeur des cieux, et la
“ lune pâle et froide se plonge dans les ondes
“ de l'Occident. Mais toi, tu te meus seul.
“ Eh ! qui pourrait te suivre dans ta course !
“ Les chênes des montagnes tombent, les
“ montagnes elles-mêmes s'écroulent sous le
“ poids des années, l'Océan s'élève et s'a-
“ baisse tour à tour, la lune se perd dans les
“ plaines du ciel ; mais toi, tu es toujours le
“ même, toujours brillant du même éclat dans
“ ta course éternelle. Lorsque le monde est
“ obscurci par les orages, lorsque le tonnerre
“ roule et que l'éclair vole, tu parais dans ta
“ beauté à travers les nuages, et tu te ris de
“ la tempête . . . Hélas ! tu brilles en vain
“ pour Ossian (1) car il ne voit plus tes
“ rayons, soit que ta chevelure dorée flotte
“ sur les montagnes de l'Orient, soit que ta
“ lumière frémissse aux portes de l'Occident.
“ . . . Mais peut-être, comme moi, tu n'as
“ qu'une saison, ô soleil !, et tes années au-
“ ront un terme ! Peut-être tu t'endormiras
“ un jour dans le sein de tes nuages, et tu
“ n'entendras plus la voix du matin ! . . . ”

Il y a à peine vingt-cinq ans, aucun savant (aucun ignorant, à *fortiori*) ne se doutait que la lyre des anciens bardes celtiques résonnât encore sous le beau ciel de la vieille France, quand un savant breton parut ces années dernières un beau livre à la main, rempli de chansons et de romances, les unes tendres, les autres gracieuses, et toutes traduites de la langue des Guincylan, des Taliesin et des Hyvarnion, les trois plus grands poètes connus de la littérature celto-bretonne. Cette révélation produisit dans le monde littéraire, monde des connaisseurs et des antiquaires, une sensation réellement marquée. Puis, à la surprise succéda bientôt une admiration d'autant plus vive que ces poésies armoricaines renferment des beautés incontestables. Nos lecteurs en jugeront par cette légende

(1) Ossian était aveugle, comme Homère, Milton et Delille. Il vécut au 11e siècle de notre ère, eut pour père Fingal, roi de Morven (mont d'Ecosse), pour femme Evirallin et pour fils Oscar ; il allait unir son fils à la belle Malvina, lorsqu'il le vit périr. (Bouillet.)